



LES SERMONS DE  
C.H. SPURGEON

L'AMI SANS  
ÉGAL



MESSAGES INTEMPORELS DU  
PRINCE DES PRÉDICATEURS

# L'AMI SANS ÉGAL

Sermon prêché le 7 novembre 1869,  
au Metropolitan Tabernacle, Newington

C. H. Spurgeon



Traduit par *Ressources Bibliques*



# Table des matières

1. La constance de l'amour de Jésus-Christ . . . . .	2
2. Application au chrétien . . . . .	10

# L'Ami sans égal

« L'ami aime en tout temps, et dans le malheur il se montre un frère » (Pr 17.17).

Il est une chose dont l'utilité fait l'unanimité parmi les hommes, à savoir l'amitié ; mais la plupart des hommes s'aperçoivent bientôt que les contrefaçons de l'amitié sont communes comme les feuilles d'automne. Peu d'hommes jouissent, de la part d'autrui, de la forme la plus haute et la plus vraie de l'amitié. Les amitiés de ce monde sont creuses, elles sont aussi inconsistantes qu'un rêve, aussi promptes à se dissiper qu'une bulle, aussi légères que le duvet du chardon. Ces compliments aériens, ces phrases vides d'éloge, qu'aisément ils coulent des lèvres, mais combien peu ont-ils affaire avec le cœur ! Il faut être insensé, en vérité, pour croire qu'il y ait dans l'affection flatteuse autre chose que pure flatterie ou simple affaire de forme. La coupe d'amitié ne signifie point l'amour, et les bruyantes acclamations d'un toast ne signifient point une communion sincère. Chez beaucoup, l'amitié tient fort lâchement : ils pourraient presque écrire comme Horace Walpole dans l'une de ses lettres. Il dit qu'il prend toute chose fort aisément, « et si, dit-il, un ami venait à mourir, je descends au café de St. James et j'en ramène un autre », sans doute aussi cordial et ravi du nouvel ami que de l'ancien. Les amis en ce monde sont trop souvent comme les abeilles qui bourdonnent autour des plantes lorsque celles-ci sont couvertes de fleurs et que ces fleurs contiennent le nectar pour leur miel ; mais que novembre envoie ses gelées mordantes, les fleurs sont meurtries, et leurs amies les abeilles les abandonnent. L'amitié hirondelle vit avec nous durant notre été, mais trouve d'autres amours en hiver. Il en a toujours été ainsi de tout temps, et jusqu'à présent ; Ahithophel a déserté David, et Judas a vendu son Seigneur. Les plus grands des rois, dont les courtisans faisaient la cour lorsqu'ils étaient au pouvoir, ont été traités comme s'ils n'étaient que des chiens au jour de leur extrémité ; nous pouvons, comme le poète des passions :

« Chante, Darius, grand et bon — Délaissé  
dans sa dernière extrémité,  
Par ceux que sa munificence d'autrefois avait nourris ;  
Sur la froide terre, à découvert, il gît,  
Sans un ami pour lui fermer les yeux. »

De toute amitié qui n'est point fondée sur le principe, nous pouvons dire avec le prophète : « Tu as été pesé dans la balance et tu as été trouvé léger » (Da 5.27). Mais il est une amitié de bien plus haute lignée, et elle subsiste entre des hommes chrétiens, des hommes de principe, des hommes de vertu, où la profession n'est pas tout, mais où les paroles ont un sens réel. Damon et Pythias ont encore leurs disciples parmi nous,

Jonathan et David ne sont pas sans imitateurs. Tous les cœurs ne sont pas traîtres ; la fidélité se rencontre encore parmi les hommes : là où la piété bâtit sa maison, la véritable amitié trouve son repos. Salomon, parlant non des faux amis du monde mais des amis véritables, dit : « L'ami aime en tout temps, et dans le malheur il se montre un frère ». Ayant une fois donné son cœur à son compagnon choisi, il s'attache à lui par tous les temps, beaux ou mauvais ; il ne l'aime pas moins parce qu'il devient pauvre, ou parce que sa renommée subit une éclipse ; mais son amitié, telle une lampe, brille d'autant plus, ou se manifeste davantage à cause des ténèbres qui l'entourent. La véritable amitié ne se nourrit ni de l'aire ni du pressoir ; elle n'est point comme l'arc-en-ciel, dépendante du soleil ; elle est fixe comme un roc et ferme comme le granit, et elle sourit, supérieure aux vents et à la tempête. Si donc nous avons de l'amitié, frères et sœurs, qu'elle prenne cette forme : consentons à être mis à l'épreuve par le sage, et, éprouvés, puissions-nous ne pas être trouvés manquants. « L'ami aime en tout temps ».

Mais je ne me propose nullement de parler de l'amitié telle qu'elle existe entre l'homme et l'homme ; je préfère élever le texte dans une sphère plus haute. Il y a un Ami, béni soit à jamais son Nom, qui aime en tout temps ; il y a un Frère qui, au sens le plus emphatique, est né pour l'adversité. Cet Ami, c'est Jésus, l'Ami des pécheurs, l'Ami de l'homme, le Frère de nos âmes, né dans ce monde afin qu'il pût nous secourir dans nos adversités. Je prendrai donc le texte et je le rapporterai au Seigneur Jésus-Christ ; et, à moins que le temps ne nous fasse défaut, je le rapporterai ensuite à nous-mêmes en relation avec le Seigneur Jésus-Christ, montrant que nous devons aussi l'aimer comme il nous a aimés, toujours et sous toutes les adversités.

## **1. La constance de l'amour de Jésus-Christ**

D'abord donc, en ce qui concerne le Seigneur Jésus-Christ. La première phrase est : « Un ami aime en tout temps », et cela nous conduit à considérer d'abord la constance de l'amour de Jésus-Christ.

Mes chers frères, lorsque nous lisons « un ami aime en tout temps » et que nous rapportons cela à Christ, la phrase, toute pleine qu'elle soit, reste au-dessous de ce que nous voulons dire ; car notre Seigneur Jésus est un ami qui nous a aimés avant qu'il y eût aucun temps. Avant que le temps commençât, le Seigneur Jésus-Christ était entré en alliance qu'il rachèterait un peuple pour lui, qui ferait retentir la louange de son Père. Avant que le temps commençât, son œil de prescience avait prévu les créatures qu'il résolut de racheter par son sang. Celles-ci il les prit pour lui par l'élection, celles-ci le Père aussi les lui donna par une donation divine, et sur celles-ci, tels qu'il les contemplait dans le miroir de l'avenir, il fixa son cœur. Bien avant que les jours commençassent à être comptés, ou que les lunes crussent et décroissent, ou que les soleils se levassent et se couchassent, Jéhovah Jésus s'était séparé un peuple à lui, qu'il s'était fiancé à lui-même, dont il grava les noms sur son cœur et sur ses mains, afin qu'ils fussent pris en union avec lui pour toujours et à jamais. Méditez cet amour qui précéda les premiers rayons de l'aurore, et qui s'avança vers vous avant que les montagnes fussent enfantées, ou qu'il eût formé la terre et le monde. Mes frères, vous croyez la doctrine de l'amour

éternel, méditez-la, et qu'elle soit très douce à vos cœurs :

« Avant que tes mains eussent fait  
Le soleil, pour présider au jour,  
Avant que les fondements de la terre fussent posés,  
Ou que tu façonnas la glaise d'Adam,  
Quelles pensées de paix et de miséricorde ont ruiselé  
Dans ton sein bien-aimé, ô mon Dieu ! »

Il vous aimait lorsque le temps commença, aux jours anciens d'avant le déluge, et dans les périodes lointaines ; car ces promesses qui furent prononcées dans l'amour avaient égard à vous aussi bien qu'à toute la semence croyante. Tous les actes d'amour qui furent accomplis comme un préambule à sa venue, tous eurent quelque rapport à vous comme à l'un de son peuple. Il n'y eut jamais un point dans l'antiquité de notre monde où cet ami ne vous aimât ; chaque ère du temps a été un temps d'amour. L'amour, tel un fil d'argent, descend à travers les âges. Principalement, il mit son amour à nu il y a dix-huit cents ans, quand, avec une hâte joyeuse, il se hâta de descendre pour se coucher dans la crèche ; et, comme un enfant, s'attacha au sein de la vierge. Il prouva son amour pour vous à un degré surpassant la pensée lorsque, comme fils d'un charpentier, il daigna pendant trente ans vivre dans l'obscurité, accomplissant pour vous une justice parfaite, puis passa trois années d'un labeur ardu qui devaient s'achever par une mort d'amertume indicible. Vous n'aviez point d'être alors, mais il vous a aimés et s'est donné pour vous. Pour vous la sueur sanglante qui tomba au milieu des oliviers de Gethsémané ; pour vous la flagellation et le couronnement d'épines ; pour vous les clous et la lance, le vinaigre et la lance ; pour vous le cri d'agonie ; la tristesse extrême « jusqu'à la mort » (Mt 26.38). Il est un ami qui vous a aimés dans cette heure la plus sombre et la plus dolente, quand vos péchés furent posés sur lui et, par leur poids écrasant, le pressèrent, pour ainsi dire, en esprit, jusqu'aux enfers les plus bas.

Bien-aimés, vous ayant ainsi rachetés, il vous a aimés dès que le temps commença pour vous. Dès que vous fûtes nés, l'œil de sa tendresse se fixa sur vous. « Quand Israël était jeune, je l'aimais » (Os 11.1). Ce fut sa bienveillance aimante qui arrangea pour vous vos parents, votre lieu natal et l'époque de votre naissance. Vous n'êtes point venus en ce monde, pour ainsi dire, au hasard, ni comme la jeune autruche privée du soin d'un parent — l'Éternel fut votre gardien ; le Seigneur Jésus-Christ porta sur vous son regard dans votre berceau et ordonna à ses anges de monter la garde autour de vous. Il ne voulut pas vous laisser mourir inconvertis, quoique des maladies farouches vous guettassent pour vous hâter vers l'enfer. Et lorsque vous parvîntes à l'âge viril et mûrîtes les folies de la jeunesse en crimes des années mûres, il vous aima néanmoins. Ô que votre cœur s'humilie en vous souvenant que, si jamais vous tombâtes dans le blasphème, il vous aimait tandis que vous le maudissiez ; que, si vous vous livriez à la profanation du sabbat, il vous aimait quand vous méprisiez son jour ; que votre Bible négligée ne put détacher son cœur de vous, que votre cabinet de prière délaissé ne put le faire cesser de vous aimer. Hélas ! à quels excès de débauche quelques-uns de son peuple se sont-ils livrés ! mais il les a aimés nonobstant tout. Il fut un ami qui aimait dans les circonstances les plus irritantes.

« Aimé, alors que j'étais un misérable souillé par le péché,  
En guerre contre le ciel, en ligue avec l'enfer,  
Esclave de toute convoitise obscène,  
Qui, vivant, ne vécut que pour se rebeller. »

Quand la justice eût dit : « Laisse aller le rebelle, ô Jésus ; ne sois plus lié par des liens d'amour à un tel misérable », notre Rédempteur toujours fidèle ne nous rejeta point, mais jeta autour de nous un autre lien de grâce et nous aima encore. Considérez bien « à cause du grand amour dont il nous a aimés, nous qui étions morts par nos offenses » (Ép 2.4,5), oui, « vous étiez morts par vos offenses et par vos péchés » (Ép 2.1).

Je sens que ceci est plutôt matière à être méditée en particulier par vous, que pour être ainsi précipitamment présentée par moi en public. Quoi qu'il en soit, que le Saint-Esprit daigne à présent humecter vos cœurs de gouttes reconnaissantes d'amour céleste, tandis que je vous rappelle l'amour, en tout temps, de ce meilleur des amis. Vous vous souvenez lorsque vous fûtes contraints de le chercher, quand votre cœur commença à se lasser de son péché, et à s'effrayer du sort qui devait infailliblement suivre la transgression non pardonnée ; ce fut son amour qui sema les premiers germes du désir et de l'angoisse dans votre cœur. Jamais vous ne l'eussiez désiré, s'il ne vous eût d'abord désirés. Il n'y eut jamais une bonne pensée envers Christ dans aucune poitrine humaine, si Christ ne l'y avait premièrement déposée. Il vous attira, et alors vous commençâtes à courir après lui ; mais s'il vous eût laissés à vous-mêmes, votre course eût été loin de lui, et jamais vers lui. Ce fut une amère saison lorsque nous cherchions le Sauveur, un temps d'angoisse et de douloureux enfantement. Nous nous rappelons les larmes et les prières que nous répandions jour et nuit, implorant miséricorde ; mais Jésus, notre ami, nous aimait alors, prenant plaisir à ces larmes pénitentes, les mettant dans sa fiole, disant aux anges que nous priions, et les faisant rebander leurs harpes sur de suaves notes de louange à cause des pécheurs qui se repentaient. Il nous connaissait, il nous connaissait dans la pénombre, dans l'épaisse obscurité où nous cherchions Dieu, si par aventure nous pussions le trouver. Il était près du prodigue lorsqu'au milieu de tous ses haillons et de toute sa souillure il disait : « Je me lèverai, j'irai vers mon père » (Lu 15.18), et ce fut par Jésus que nous fûmes introduits dans le sein du Père, que nous reçûmes le baiser paternel, et que nous fûmes assis là où il y a musique et danses, parce que les morts sont vivants, et que ce qui était perdu est retrouvé.

Mes frères, depuis ce jour heureux, cet Ami nous a aimés en tout temps. Je voudrais pouvoir dire que, depuis cette heure sacrée où nous sommes d'abord venus à ses pieds et avons été sauvés par lui, nous avons toujours marché d'une manière digne des privilèges que nous avons reçus ; mais il n'en a que trop souvent été tout autrement. Il est vrai, il est des temps où nous l'avons honoré, où sa grâce a abondé, et où notre sainteté s'est manifestée ; mais, hélas ! il est d'autres saisons où nous avons rétrogradé, où nos cœurs se sont refroidis, et nous étions en voie de devenir comme Nabal, lorsque son cœur se changea en pierre au-dedans de lui. Nous avons été à demi persuadés, comme Orpa, de retourner au pays des idoles, et non pas, comme Ruth, de nous attacher à l'Éternel notre Dieu. Notre cœur s'est prostitué loin de l'amour du Christ, désirant les poireaux, l'ail et les oignons d'Égypte plutôt que les trésors du pays de la promesse. Mais, en de telles heures où notre piété était à son plus bas, il nous a cependant aimés ; il n'y a pas eu la moindre diminution dans l'affection du Christ, quand même notre piété avait

diminué ; il ne règle pas son horloge sur notre montre, ni ne mesure son amour à l'étroite mesure du nôtre. Je crains que nous ne soyons souvent allés plus loin que de simplement nous appauvrir en grâce au-dedans ; il est des temps où le peuple de Dieu est même réellement tombé dans un péché manifeste ; oui, et il a chuté jusqu'à pécher gravement aussi, et à déshonorer le nom de Christ ; mais ici se montre la miséricorde : même ces péchés réels et maudits n'ont pas arraché d'auprès de nous la promesse, ni détourné le cœur du Christ de ses bien-aimés. Quoique nous ayons péché à notre profonde douleur, j'allais dire que, s'il pouvait y avoir du chagrin dans le ciel, nous pourrions regretter éternellement d'avoir péché contre un tel amour et une telle miséricorde ; néanmoins, malgré tout cela, notre Seigneur et Sauveur ne nous rejeterait point, et il ne nous reniera pas quoi qu'il arrive.

Réfléchissez, mes chers amis, à toutes les scènes éprouvantes et changeantes que vous avez traversées depuis le temps de votre conversion. Vous avez été riches peut-être, et vos biens ont augmenté : vous avez été tentés d'oublier votre Seigneur ; mais il fut un ami qui vous aima en tout temps, et il ne permit pas que votre prospérité vous ruinât ; il fit au contraire que son amour dardât sur votre âme des rayons guérisseurs. Mais vous avez été aussi très pauvres. Le garde-manger a été vide, et vous avez dit : « D'où tirerai-je de quoi subvenir à mon besoin ? » Mais Christ ne s'est point éloigné parce que votre habit était râpé, ou votre maison mal meublée ; non, il s'est fait plus proche que jamais ; et s'il s'est révélé à vous dans votre prospérité, bien plus encore dans votre adversité. Vous l'avez trouvé ami fidèle lorsque tous les autres furent infidèles, véridique quand tous les autres furent menteurs. Parfois vous avez été grièvement malades ; mais c'est lui qui a arrangé l'oreiller et adouci la couche de votre affliction. Il se peut que vous ayez été calomniés, et que ceux qui vous aimaient vous aient passé outre. Quelque méchant propos, dépourvu de vérité, a été proféré, et il a suffi pour détourner l'estime de plusieurs ; mais votre Seigneur a marché avec vous à travers l'opprobre et l'injure, et pas un seul instant il n'a même laissé entendre qu'il ne vous aimait qu'autant que les hommes vous portaient respect. Toujours fidèle, toujours vrai a été cet ami qui aime en tout temps. Ah ! il y a eu des temps, peut-être, où vous eussiez voulu vous jeter vous-mêmes loin de vous, tant vous vous sentiez vides, inutiles, sans mérite, mal méritants, méritants l'enfer ; vous vous sentiez plus propres à mourir qu'à vivre ; vous pouviez à peine concevoir l'espérance que quelque bien pût jamais sortir de vous : mais quand vous vous estimiez le moins, son estime pour vous demeurait la même ; lorsque vous étiez prêts à mourir dans un fossé, il était prêt à vous élever jusqu'à un trône ; quand vous vous sentiez réprouvés, vous étiez encore serrés contre son cher sein, objet de sa faveur particulière.

Bientôt, très bientôt, l'heure viendra pour vous de mourir : vous passerez par la vallée de l'ombre de la mort ; mais vous n'aurez point à craindre, car l'Ami qui aime en tout temps sera alors avec vous. Cet éminent serviteur de Dieu, Jonathan Edwards, lorsqu'il était à l'article de la mort, dit : « Où est Jésus de Nazareth, mon vieil et fidèle ami ? Je sais qu'il sera avec moi maintenant que j'ai besoin de son secours », et ainsi en fut-il, car ce fidèle serviteur mourut en triomphateur. Vous vous enquêrirez en ce dernier jour de Jésus de Nazareth, et vous l'entendrez dire : « Me voici » ; vous trouverez la vallée de l'ombre de la mort illuminée d'une splendeur supernelle ; ce ne sera point pour vous la mort, mais un passage dans la vie éternelle, parce que Celui qui est la résurrection

et la vie sera votre secours.

Ainsi ai-je hâtivement parcouru la vie de l'amour du Christ, depuis le commencement qui n'eut point de commencement, jusqu'à la fin qui ne connaît point de fin ; et, en toute occasion, nous voyons qu'il est un ami qui aime en tout temps.

Maintenant, frères, je vais varier le ton, tout en demeurant sur le même sujet. Considérons la réalité de l'amour du Christ en tout temps. Le texte dit : « Un ami aime en tout temps », non pas qu'il professe aimer, non pas qu'il parle d'amour, mais qu'il aime véritablement. Or, dans le cas de Christ, cet amour est devenu intensément pratique. Son amour n'a jamais été une affaire de simples paroles ou de prétentions ; son amour s'est déployé en oeuvres puissantes, en signes et en prodiges, dignes d'un Dieu, tels que le ciel lui-même ne saura jamais suffisamment les exalter avec toutes ses harpes d'or.

Voyez donc, frères, Christ nous a aimés pratiquement en tout temps. Il n'y a guère que vous et moi étions esclaves du péché ; nous portions les fers, et nous ne pouvions les briser de nos poignets. Nous étions tenus captifs par de mauvaises passions et des habitudes mondaines, et il ne semblait point y avoir pour nous d'espérance de liberté. Jésus nous a aimés en tout temps, mais cet amour ne nous laissa point plus longtemps gisants en prison. Il vint et paya pour nous le prix de la rançon. En gouttes de sang tirées de son propre cœur, il compta le prix de notre rédemption, et par son Esprit éternel il brisa de nous toute chaîne ; et aujourd'hui son peuple croyant se réjouit de la liberté pour laquelle Christ les affranchit. Voyez combien son amour fut pratique ! Il ne laissa pas l'esclave dans ses fers pour l'y laisser captif ; mais il nous a aimés jusque hors de notre maison de détention, dans une liberté sacrée. Notre Seigneur nous trouva, il n'y a pas longtemps, debout pour subir notre procès. Là nous étions, prisonniers au banc des accusés, sans rien à alléguer pour notre défense. L'accusateur se leva pour plaider contre nous, et comme il porta contre nous maintes charges, et pesantes, nous ne pouvions répondre, pas même à une seule. Notre grand Souverain Sacrificateur se tenait là et nous vit ainsi traduits comme prisonniers au banc ; il nous aima ; mais oh ! que son amour fut efficace — il devint pour nous un avocat ; il fit davantage, il se tint à notre place et lieu, se tint où le criminel devait se tenir. Il souffrit ce qui nous était dû, puis, nous couvrant de sa justice parfaite, il dit devant l'éclat du trône ineffable de la justice : « Qui accusera les élus de Dieu ? Christ est mort ; bien plus, il est ressuscité » (Ro 8.33,34). Il n'a point aimé le prisonnier au banc des accusés pour le laisser là afin qu'il fût condamné ; il l'a aimé jusqu'à ce qu'en ce jour même nous nous tenions acquittés, et il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. Croyant, élève maintenant ton cœur, et bénis son nom, lui qui a fait tout cela pour toi.

Notre Seigneur, lorsqu'il vint à nous dans sa miséricorde, nous trouva vêtus des haillons de notre propre justice, et dans l'extrême indigence de notre condition naturelle. Nous étions sans maison, sans père ; nous étions sans pain spirituel, malades et meurtris, aussi bas et avilis que le péché pouvait nous abaisser. Il nous a aimés, mais il ne nous a point laissés là où l'amour nous trouva. Ah ! ne vous souvenez-vous pas comment il nous lava dans la fontaine qui jaillit de ses veines ; comment il nous enveloppa du fin lin éclatant, qui est la justice de ses saints ; comment il nous donna un pain à manger que le monde

ne connaît point ; comment il pourvut à tous nos besoins, et nous donna une promesse que tout ce que nous demanderions dans la prière, pourvu que nous crussions en son nom, nous le recevions ? Nous étions étrangers, mais son amour nous a faits citoyens ; nous étions loin, mais son amour nous a rapprochés ; nous étions périssants, mais son amour nous a enrichis ; nous étions serfs, mais son amour nous a faits fils ; nous étions des criminels condamnés, mais son amour nous a faits « héritiers de Dieu, et cohéritiers de Christ » (Ro 8.17).

Je ne m'étendrai pas ici, mais je fais appel à l'expérience de tout croyant. Dans vos besoins, le Christ ne vous a-t-il pas toujours secourus ? Vous avez été dans le doute sur la voie à suivre et vous êtes allés à lui pour être dirigés : vous êtes-vous jamais trompés lorsque vous vous en êtes remis à lui ? Votre cœur a été très chargé et vous n'aviez point d'ami à qui vous ouvrir, mais vous vous êtes entretenus avec lui, et n'avez-vous pas toujours trouvé la consolation en répandant vos cœurs devant lui ? Quand donc vous a-t-il déçu ? quand avez-vous trouvé son bras raccourci, ou son oreille appesantie ? Jusqu'à cette heure, cela n'a-t-il été que de vaines paroles avec Christ ? non, vous savez que cela a été l'amour le plus vrai et le plus réel — et maintenant, dans le souvenir de cela, je vous conjure de lui rendre une louange vraie et réelle, non celle de la tête seulement, ni des lèvres, mais de tout votre esprit, de toute votre âme et de tout votre corps, en vous consacrant de nouveau à lui. Voyez donc la constance de l'amour de Christ, et voyez aussi la réalité de cet amour.

Par votre patience, je considérerai, ensuite, la nature de l'amour du Christ, en tenant compte de sa persévérance et de sa réalité. L'amour de notre bon Ami envers nous jaillit des motifs les plus purs possibles ; il n'a rien à gagner à nous aimer. Quelque amitié peut être supposée teintée d'un désir d'avantage personnel ; dans la mesure où il en est ainsi, elle est avilie et sans valeur. Mais Jésus-Christ n'avait rien à gagner, mais tout à perdre. « Quoiqu'il fût riche, il est devenu pauvre pour nous » (2 Co 8.9). L'amour qu'il porte à son peuple n'est pas un amour qui ait jailli de quelque chose en eux. Je ne doute point qu'il eût une raison, car Christ n'agit jamais déraisonnablement ; mais cette raison ne se trouvait pas en nous. L'amour entre nous et nos semblables naît parfois de la beauté personnelle, parfois de certains traits de caractère que nous admirons, et d'autres fois des obligations que nous avons contractées ; mais, avec Christ, rien de tout cela ne pouvait valoir. Il n'y avait aucune beauté personnelle en aucun de ses élus : il n'y avait point en eux de traits de caractère qui pussent l'enchanter ; bien au contraire, il y avait beaucoup de choses qui eussent pu le dégoûter ; il n'était certainement astreint envers nous à aucune obligation, car nous n'avions pas même l'être lorsque son cœur s'était fixé sur nous. L'amour de l'homme pour l'homme est soutenu par quelque chose tiré de l'objet aimé ; mais l'amour de Christ pour nous a ses profondes sources en lui-même. Comme ses propres parvis soutiennent la grandeur de son trône sans lever de tribut sur les créatures, ainsi son propre amour se soutient sans puiser en nous des motifs ni des raisons ; et c'est pourquoi, mes frères, vous voyez que cet amour est toujours le même. S'il devait subsister par nous, par ce que nous faisons et par ce que nous méritons, ah ! il serait toujours à son plus bas niveau concevable ; mais puisqu'il jaillit des grands abîmes du cœur divin, il ne change jamais, il ne changera point.

Qu'on se souvienne aussi que l'amour du Christ fut un amour sage, non point aveugle

comme l'est souvent le nôtre. Il nous a aimés sachant exactement ce que nous étions, nous qu'il aimait. Il n'est rien dans la constitution de l'homme que Jésus-Christ n'ait discerné ; il n'est rien dans votre individualité que Christ n'ait connu d'avance. Souvenez-vous que Christ a aimé son peuple avant qu'il commençât à pécher, mais non dans les ténèbres. Il savait exactement tout ce qu'ils penseraient, feraient ou deviendraient ; et s'il a résolu de les aimer, soyez assurés qu'il ne variera jamais dans cet amour, puisque rien de nouveau ne saurait jamais survenir à son esprit divin. S'il avait commencé à nous aimer, et si nous l'avions trompé et déçu, il eût pu nous chasser dehors ; mais il savait fort bien que nous nous révolterions, que nous rétrograderions et que nous le provoquerions à la jalousie ; il nous a aimés sachant tout cela, et c'est pourquoi son amour demeure et dure, et restera même fidèle jusqu'à la fin.

Frères, l'amour du Christ s'accompagne continuellement d'un degré infini de patience et de pitié. Notre Seigneur sait que nous ne sommes que poussière, et, comme un père a pitié de ses enfants, ainsi a-t-il pitié de nous. Nous sommes prompts à nous emporter ; mais notre Seigneur est longanime. Lorsqu'il nous voit pécher, il dit en lui-même : « Hélas ! pauvres âmes, quelle folie en eux que de se nuire ainsi. » Il ne prend point ombrage de nos paroles glacées au point de s'enflammer d'un emportement courroucé ; mais il dit : « Pauvre enfant, combien il se blesse par ceci, et combien il y perd ! » Il a même pour nous un regard de bonté lorsque nous péchons, car il sait que cela est effacé par son propre sang, et il considère plutôt le dommage que ce péché ne manquera pas d'apporter à la pauvre âme que le mal du péché lui-même. Jésus possède une condescendance et une patience infinies, et nous ne saurions le provoquer au point de le détourner de son dessein de grâce. Il est en tout temps prêt à pardonner, et jamais lent à se laisser mouvoir au pardon. Oh, que de provocations de la part des hommes ! mais la patience du Christ s'élève au-dessus des montagnes de notre provocation et les submerge toutes.

Il me semble qu'une des raisons pour lesquelles Christ est si constant dans son amour et si patient envers nous, c'est qu'il nous voit tels que nous devons être. Il ne nous considère pas seulement tels que nous sommes aujourd'hui dans la chute d'Adam — ruinés et perdus, ni tels que nous sommes aujourd'hui, n'étant que partiellement délivrés du péché qui habite en nous ; mais il se souvient que nous devons reposer à jamais dans son sein, que nous devons être exactement semblables à lui et participants de sa gloire ; et comme il nous voit dans le miroir de l'avenir, comme devant bientôt être ses compagnons dans le monde des parfaits, il passe par-dessus la transgression, l'iniquité et le péché, et, tel un véritable ami, il nous aime en tout temps.

Je ne fatiguerai point ceux qui connaissent cet amour. Ils n'ont nul besoin de phrases clinquantes ni de périodes éloquentes pour l'exposer. Sa douceur réside en elle-même. Un tel vin se boit en quelque coupe que ce soit. Celui qui connaît la saveur de ce délice divin ne demande pas qu'on le présente de telle ou telle manière ; il se réjouit seulement de le posséder, car la méditation qu'on en fait doit être douce. « L'ami aime en tout temps. »

La phrase suivante du texte est : « et dans le malheur il se montre un frère. » C'est-à-dire qu'un véritable frère se manifeste et fait paraître sa fraternité au temps de la

détresse de la famille. Or, que tout croyant en Jésus ici présent saisisse le sens de ceci à l'égard du Christ. Jésus-Christ est né pour vous. « Car un enfant nous est né, un fils nous est donné » (És 9.6) ; mais s'il est un moment plutôt qu'un autre où le Christ, par sa naissance, est tout spécialement à vous, c'est au temps de l'adversité. Un frère né pour l'adversité.

Considérez que Christ naquit, en premier lieu, à cause de notre adversité, pour nous délivrer de la grande adversité de la chute. Lorsque le péché de nos premiers parents avait flétri l'Éden et anéanti nos espérances, quand l'été de notre joie s'était changé en l'hiver de notre détresse, alors Christ naquit dans la crèche de Bethléhem, afin que la race fût élevée à l'espérance, et que ses élus fussent élevés au salut. Il a rendu ce qu'il n'avait point enlevé ; il a rebâti ce qu'il n'avait point abattu. Il ne serait jamais venu pour être un Sauveur si nous n'avions pas été perdus ; parce que notre adversité était si grande, il fallait donc un si grand Sauveur, et un si grand Sauveur vint.

Notre Seigneur est né pour l'adversité, car il possède l'art singulier de compatir avec tous ceux qui sont dans l'adversité. Nul autre que lui ne peut prétendre avoir parcouru, en haut comme en bas, tous les territoires du deuil ; mais ceci, Jésus-Christ peut à bon droit le revendiquer. Toute angoisse qui jamais déchire un cœur humain a d'abord éprouvé sur lui son tranchant acéré. Il n'est pas possible, même dans les extrémités d'angoisse où certains sont exposés, qu'aucun homme aille au-delà du Christ dans l'endurance de la douleur. Le Christ est couronné roi de la misère ; il est l'empereur des domaines du malheur. Il est donc puissant pour secourir tous ceux qui sont tentés et éprouvés, puisqu'il compatit lui-même à nos infirmités. Regardez-le souffrant sur le bois, regardez-le tout au long de sa vie d'opprobre et de douleur, et vous verrez qu'il est né dans l'adversité ; et, en y naissant, il est né pour compatir à nos épreuves, ayant appris, comme le Chef de notre salut, à être rendu parfait dans la sympathie envers ces nombreux fils qu'il conduit à la gloire.

Frères, cependant, le texte signifie plus que cela. Jésus-Christ est un frère né pour la détresse, car il accorde toujours sa présence la plus choisie à ses saints lorsqu'ils sont dans la tribulation. Je sais que bien des hommes penseront que la présence du Christ auprès des malades et des abattus n'est qu'une vaine imagination. Ah ! bienheureuse imagination ! une imagination telle qu'elle les fait rire de la douleur et se réjouir au sein des grandes détresses, et accepter avec joie l'enlèvement de leurs biens. Une bienheureuse imagination, en vérité ! Permettez que je rende le témoignage de mon cœur, et j'affirme que, s'il est quelque chose de réel pour l'âme spirituelle, la présence du Christ l'est d'une manière intense. Quoique nous ne voyions pas sa forme se pencher sur nous, ni ne remarquions la suave lumière de ces yeux autrefois rougis de larmes, quoique nous ne touchions pas cette main qui sentit les clous, et n'entendions nul doux bruit de pas de ces pieds qui furent cloués à la croix, néanmoins nous sommes intérieurement aussi certainement conscients de l'ombre du Christ se projetant sur nous que le furent jamais ses disciples lorsqu'il se tint debout dans la barque battue par la tempête, et qu'il dit aux vents et aux flots : « Silence ! tais-toi ! » (Mc 4.39). Croyez-moi, ce n'est pas imagination, ni foi seulement. C'est la foi qui le fait venir, mais il est une sorte de sens spirituel qui discerne sa présence et qui se réjouit de la béatitude qui en découle. Nous disons ce que nous savons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu,

lorsque nous affirmons qu'il est, en vérité, un frère né pour la détresse, se révélant très tendrement à son peuple, comme il ne le fait point au monde.

Il est né pour l'adversité, je pense, en ce sens que vous pouvez à peine le connaître autrement que par l'adversité. Vous pouvez connaître Christ de manière à être sauvé par lui par un seul acte de foi, mais pour une pleine découverte de sa beauté, il faut que vous passiez par la fournaise. Ces enfants de Dieu dont les sentiers herbeux sont toujours fraîchement fauchés et nouvellement aplanis, n'apprennent, comparativement, que peu de communion avec Christ et n'ont de lui qu'une connaissance bien mince ; mais ceux qui trafiquent sur les grandes eaux, ceux-là voient les œuvres de l'Éternel et ses merveilles dans l'abîme, et ceux-là connaissent l'amour de Christ qui surpasse toute connaissance. « Il m'est bon d'avoir été affligé » (Ps 119.71), beaucoup peuvent le dire, non seulement à cause de l'effet restaurateur du chagrin, mais parce que leurs afflictions ont agi comme des fenêtres, leur permettant de plonger leur regard jusque dans le cœur même de Christ, d'y lire sa compassion et de comprendre sa nature, comme ils n'auraient jamais pu le faire autrement. La lumière de la fournaise est d'une clarté mémorable. Jésus est un frère né pour l'adversité, car, dans les lueurs du soir de ce monde, quand toutes les lampes s'éteignent, une gloire rayonne autour de lui, transformant minuit en plein jour.

Il est un frère né pour l'adversité, en dernier lieu, parce que c'est dans l'adversité que, par la patience de son peuple, il est glorifié. Je vous l'assure, les plus doux cantiques qui jamais s'élèvent de ces basses terres jusqu'au trône éternel sortent des lits de malade. « Ils chanteront ses hautes louanges au milieu des flammes » (És 24.15). Les enfants de Dieu sont trop souvent muets lorsqu'ils ont beaucoup de la terre de ce monde dans la bouche, mais lorsque le Seigneur se plaît à leur ôter leurs consolations et leurs possessions, alors, tels des oiseaux en cage, ils se mettent à chanter de tout leur cœur. Louez-le, ô vous qui souffrez, votre louange lui sera agréable. Exaltez-le, vous qui êtes dans le deuil, échangez par la foi vos tristesses contre des espérances, et bénissez son nom, lui qui est digne d'être loué.

## **2. Application au chrétien**

Maintenant, je vais laisser cela, et, seulement pour un moment, tourner le texte à une fin pratique en l'appliquant au chrétien. J'espère que ce qui a été dit n'a été que l'écho de l'expérience de la plupart d'entre vous. Vous avez trouvé Jésus-Christ être un vrai frère et un ami béni ; que la même chose soit vraie de vous à son égard. Celui qui veut avoir des amis doit se montrer ami. Si Christ est un tel ami pour nous, quelle sorte de personnes devons-nous être envers lui ? Ainsi donc, bien-aimés, prions et travaillons à être des amis qui aiment Christ en tout temps. Hélas ! certains professants semblent ne l'aimer à aucun moment. Ils lui rendent un hommage des lèvres, mais ils refusent de lui donner l'exercice de leurs talents, ou l'offrande de leurs biens. Ils ne l'aiment que de paroles, qui ne sont que du vent ; ils ne lui offrent point de roseau aromatique avec de l'argent, et ils ne le rassasient point de la graisse de leurs sacrifices. De telles personnes sont des hâbleurs en matière d'amour, et elles ne font rien de substantiel pour prouver leur affection. Qu'il n'en soit pas ainsi parmi nous. Que notre amour pour Christ soit si

vrai qu'il nous contraigne à faire des sacrifices pour lui. Renonçons à nous-mêmes, afin de répandre au loin la connaissance de sa vérité, et ne soyons jamais contents, à moins qu'en acte et en vérité nous ne donnions des preuves de notre amour.

Nous devons l'aimer en tout temps. Hélas ! il en est qui, prospérant dans les affaires, deviennent trop grands pour aimer leur Sauveur. Ils tiennent la tête trop haut pour s'associer à ses saints. Autrefois, ils étaient avec son peuple, contents d'adorer avec lui lorsqu'ils étaient dans l'humilité ; mais ils ont prospéré dans les affaires, ils ont mis de côté un bon amas de richesses, et maintenant ils se sentent à demi honteux de fréquenter le conventicule qui fut jadis la joie même de leur cœur. Il leur faut rechercher la religion du monde, et ils doivent adorer selon la mode du monde, car ils ne sauraient être laissés en arrière dans la société. Le peuple de Dieu n'est pas assez bien pour eux ; bien qu'il soit, aux yeux du Christ, composé de rois et de princes, il constitue pourtant trop pauvre compagnie pour ceux qui se sont élevés si haut dans le monde. Hélas, hélas ! que des amants professés de Jésus s'élèvent si haut qu'ils ne puissent plus marcher avec vérité et fidélité avec Christ : ce n'est point là une élévation, mais une chute lamentable. Attachons-nous à lui aux jours de joie aussi bien qu'aux nuits de douleur, et prouvons à tout le genre humain qu'il n'est point d'enchantements en ce monde capables d'arracher nos cœurs à notre Bien-Aimé.

Nous devrions aimer Jésus-Christ en tout temps, c'est-à-dire aux époques où l'Église paraît terne et morte. Il se peut que quelques-uns d'entre vous habitent présentement un quartier où le ministère est douloureusement dépourvu de puissance. La lampe brûle bien bas dans votre sanctuaire, les adorateurs sont peu nombreux et le zèle est entièrement éteint. N'abandonnez pas l'Église, ne fuyez pas loin d'elle à l'heure de sa nécessité. Restez à votre poste, quoi qu'il arrive. Soyez le dernier à quitter le navire qui sombre, s'il faut qu'il sombre. Résolvez, en ami de Christ, de l'aimer en tout temps ; et, comme un frère né dans cette Église, sentez que maintenant, plus qu'en tout autre temps, en la saison de l'adversité, vous devez lui demeurer attaché. Il peut arriver que quelques-uns ici présents se trouvent demain dans un atelier, ou en quelque autre lieu où leurs affaires les conduisent, où quelque cher enfant de Dieu sera tourné en ridicule et bafoué. Cet homme même que vous auriez reconnu avec joie, le jour du sabbat, pour votre frère, avec qui vous vous plaisiez à unir votre voix à la sienne dans la prière, maintenant qu'il se tient au milieu d'une troupe de railleurs, l'avouerez-vous, ou plutôt, avouerez-vous Christ en lui ? Ils lancent de cruelles plaisanteries, ils affligent son esprit gracieux ; maintenant, il se peut qu'une lâche frayeur vous fasse vous glisser vers l'autre extrémité de l'atelier, mais, ô, si vous vous rappelez qu'un ami aime en tout temps, vous prendrez fait et cause pour cet homme comme pour la querelle de Christ ; et vous, comme faisant partie du corps de Christ, vous consentirez à partager quelque opprobre qui puisse s'abattre sur votre frère en la foi, et vous direz : « Si vous vous moquez de lui, vous pouvez vous moquer aussi de moi ; car, moi aussi, j'ai été avec Jésus de Nazareth, et celui que vous tournez en dérision, je l'adore. » Oh ! que jamais, par l'amour que Christ nous a porté, nous ne retenions une vérité sous prétexte qu'elle pourrait nous exposer à l'opprobre. Ne soyons jamais assez lâches pour louvoyer avec la Parole de Dieu, afin de vivre ensuite dans de molles douceurs et délicatesses. Ce ne sont point des temps où une seule parcelle de vérité doive être refoulée. Tout ce que l'Esprit de Dieu et la Parole de Dieu vous auront enseigné, mes frères, proclamez-le au grand jour pour l'amour de

Christ ; et qu'il vous en adviene ce qu'il pourra, portez-le avec joie. Puisque votre Sauveur a porté infiniment plus pour vous, estimez comme une joie de porter quoi que ce soit pour lui. Soyez un frère né tout exprès pour l'adversité. Vous attendez-vous à être portés au ciel sur des lits de repos ? Pensez-vous remporter les lauriers éternels sans combat ? Quoi donc, messieurs, voudriez-vous vous tenir sous les bannières flottantes de la victoire sans avoir d'abord enduré la fumée et la poussière de la bataille ? Non certes ; mais, avec un courage consacré, suivez les traces de votre Maître. Aimez-le en tout temps, renoncez à tout pour lui, et bientôt vous serez avec lui dans sa gloire, aux siècles des siècles. Que Dieu accorde une bénédiction, pour l'amour de Jésus. Amen.